

se jouant, les vers qu'il ne voulait pas lui montrer.

"Ah!" s'était-elle écriée avec un accent de regret jaloux qui avait ravi le cœur de son mari, "j'en veux à cette Pologne que vous semblez tant aimer. Quels beaux vers! Vous ne m'en avez jamais adressé, monsieur le comte."

Et il l'avait laissée emporter sa proie, trop heureux de voir s'éveiller en elle ce qui lui semblait les petites exigences d'une tendresse inquiète.

"Comte Woronzoff," avait dit le czar en terminant son interrogatoire, "je n'ai jamais douté de votre innocence. Pour la proclamer bien haut, pour que personne n'ait le droit de soupçonner que je vous ai fait grâce, je vous nomme mon ambassadeur auprès de l'empereur d'Autriche."

—Sire," avait répondu le comte Serge, qui paraissait en proie à la plus cruelle des émotions, "dans quelque temps j'espère être en état de remercier Votre Majesté de ses bontés augustes, autrement que par un refus. Aujourd'hui, je la supplie de me laisser le loisir de démêler la trame odieuse dans laquelle des ennemis que je soupçonne ont voulu m'envelopper. J'ose même la supplier encore de me permettre d'être seul à me faire justice."

—Qu'il en soit fait comme vous le voulez, Woronzoff. Le jour où vous reviendrez sur cette décision, votre souverain en sera personnellement heureux."

X

Quelques jours après ces événements, le grand maître de la police, que le comte Woronzoff avait su être l'habile meneur du complot dirigé contre lui, offrait sa démission en prétextant le mauvais état de sa santé.

"Choisissez," avait dit le comte d'un air implacable à son lâche ennemi, "ou vous quitterez la Russie et le poste que vous avez déshonoré, ou bien, après vous avoir souffleté devant toute la cour, je vous tue comme un chien."

Fodor Waritzine savait ce dont étaient capables les Woronzoff. Il ne douta pas que le comte ne tint sa promesse, et il préféra s'exécuter et se condamner à un exil qui n'était pas trop désagréable, puisqu'il avait le monde entier devant lui, à l'exception de la France, toutefois, que se réservait l'offensé.

Quant à la comtesse Alexandra, quel fut l'étonnement de toute la haute société de Saint-Petersbourg, lorsqu'on apprit qu'elle venait de se retirer dans un couvent grec, le jour même où son mari partait pour la France!

"Quelque querelle de ménage," pensa-t-on. "Mais la réconciliation se fera un jour ou l'autre. C'est une créature si séduisante, et le comte en était si passionnément épris!"

Sans doute que la coupable épouse pensait ainsi au fond de son âme, car elle se résigna à obéir à la volonté inflexible de son mari. Elle versa des larmes abondantes, elle fit mille protestations de repentir et de soumission.

Deux ans de retraite, d'ennui, d'un joug odieux, mais après, la vie sera longue et belle encore. Voilà ce qu'elle se disait.

Mais le repentir, hélas! cette seconde innocence que chacun peut reconquérir avec l'aide de Dieu, elle ne descend que dans les cœurs vrais, dans les âmes sincères.

Ainsi que l'a dit un moraliste chrétien: "le remords est le châtiment du crime, le repentir en est l'expiation. L'un appartient à une conscience tourmentée et coupable encore, l'autre à une âme transformée."

On juge d'après ces principes si la comtesse Woronzoff devait se repentir et pouvait être heureuse.

EPILOGUE

Pas plus que le repentir dans le cœur d'Alexandra, le pardon ne vint à germer dans l'âme de son mari.

Trois années s'étaient écoulées depuis les tragiques événements qui avaient séparé à jamais ces deux êtres si peu faits pour s'entendre, et chez le comte Woronzoff, la blessure saignait comme au premier jour.

Il avait pourtant fait tout ce qu'il fallait pour oublier. Sa nature énergique s'était révoltée contre la vivacité du souvenir et l'amertume des regrets.

Mais en vain!

Quand un homme de cette trempe a donné son cœur tout entier, il ne peut le reprendre sans un violent déchirement, et l'effort dont il s'est rendu capable laisse au dedans de lui des traces profondes et durables.

Après avoir parcouru l'Asie Mineure, la Palestine et l'Egypte, traînant après lui, comme un mort vivant, le fantôme de ses illusions évanouies, il était venu se réfugier à Paris, la ville universelle, la *Weltstadt*, comme l'appellent si bien les Allemands.

Si quelque chose était capable de lui apporter l'oubli, c'était ce gouffre qui absorbe, ce tourbillon qui entraîne, cette atmosphère qui envire.

Et cependant, durant deux années, nous l'avons vu solitaire, aigri et mécontent, vivre isolé au milieu de cette foule brillante qui l'appelait, de ce monde d'élite où il aurait tenu un rang si élevé.

Au jour où nous sommes, il est encore assis d'un air découragé sur le petit canapé qui lui sert de retraite, et il écoute avec indifférence les explications que lui donne Mlle de Pontmore, à propos d'un congé de trois jours, dont elle a besoin pour la semaine qui commence.

"C'est bien" dit-il, "prenez plus s'il vous faut, mademoiselle; je désire, avant toutes choses, que vous ne soyez gênée en rien."

Certes, ces paroles sont courtoises, et Bérangère devrait s'en contenter.

Pourquoi donc une ombre de tristesse est-elle répandue sur ses traits comme elle regagne rapidement sa demeure?

C'est que les rapports du jeune secrétaire avec son maître, si longtemps soumis aux règles étroites d'une froide politesse, commençaient à changer.

Bérangère avait rencontré parfois un sourire paternel sur ces lèvres où le sourire était si rare. Dans ces yeux qu'elle avait vus briller d'indigna-